

Date de soumission : 03/03/2020 Date d'acceptation : 18/03/2020 Date de publication : 10/05/2020

COMPTE-RENDU

Colloque international 27-28 juin 2019 :
« HISTOIRE ET MÉMOIRES PARTAGÉES (FRANCE, MACHREK, MAGHREB) »
Université Jean Monnet Saint-Étienne - France
Responsables scientifiques : Samira BOUBAKOUR et Évelyne LLOZE



**Débat-Rencontre avec Sophie COLLIEX et Djilali BENCHEIKH
Autour de leur ouvrage *TERRE DE MA MÈRE*, Paru en février 2019 aux éditions
Chèvrefeuille étoilée.**

Linda BAKA¹

Université Jean Monnet / France
lindabaka@outlook.fr

Evelyne LLOZE

Université Jean Monnet / France
lloze.evelyne@orange.fr

Sophie COLLIEX

Écrivaine
sophie.colliex@bluewin.ch

Djilali BENCHEIKH

Écrivain
bendjilou2@gmail.com

Résumé : Deux sonorités, deux résonances qui jettent une lumière diaprée sur ce que fut la coexistence de deux communautés dans ce pays des naissances et des exils que fut pour eux l'Algérie. Une terre qui, décidément, refuse d'être oubliée. Sophie et Djilali n'ont rien oublié et témoignent, par cet échange, de leur enfance séparée mais invulnérable. Un échange antidote pour que leurs souvenirs retrouvent leur candeur et leur pureté. Deux appels éperdus pour que cela soit. Alors, ces deux enfants qui vivent toujours en eux pourront vivre sans peur et sans violence. En fouillant l'intimité du temps et le tabou des silences, ils transfigurent un passé fissuré en émerveillement d'être seulement humains. Une leçon de vie qui n'en finira pas de se répercuter sur les générations d'aujourd'hui et de demain.

Mots-clés : *Terre de ma Mère, Djilali Bencheikh, Sophie Colliex, Algérie, France, Mémoire, Ecriture*

Abstract : *Two sounds, two resonances that throw a bright light on what was coexistence of two communities in this country of births and exiles that was for them Algeria. A land that decidedly refuses to be forgotten. Sophie and Djilali have forgotten nothing and testify, through this exchange, to their separate but invulnerable childhood. An antidote exchange so that their memories regain their candor and their purity. Two frantic calls for that to be. So these two children who still live in them will be able to live in them will be able to love without fear and without violence. By searching the intimacy of time and the taboo of*

¹ Auteur correspondant : Linda BAKA ; Université Jean Monnet / France ; lindabaka@outlook.fr


silences, they transfigure a cracked pas in wonder of being only human. A lesson of life that will continue to have an impact on the generations of today and tomorrow.

Keywords : *Terre de ma Mère, Djilali Bencheikh, Sophie Colliex, Algeria, France, Memory, Writing*

* * *



Les auteurs

ophie Colliex vit à Genève où elle enseigne le français en tant que langue étrangère. Elle aurait pu naître à Oran, mais elle est née à Vichy à quelques jours près, l'année de l'indépendance de l'Algérie. Cette proximité temporelle et historique lui a créé un devoir et une passion : explorer les récits

Bibliographie

L'enfant de Mers el-Kébir, mars 2015, (Mers el-Kébir, années 1940), éditions Encre Fraîche, à Genève, lauréat du prix « première œuvre littéraire francophone » de l'AdELF.

Nuits incandescentes, avril 2018, (Bizerte-Oran 1936), éditions La Cheminante.

* * *

Djilali Bencheikh vit à Paris. À 20ans, cet économiste contrarié rêve d'écrire un roman. À 30 ans, il aspire à lire. Lire, son bonheur permanent, sa liberté, sa délivrance. Il anime pendant sept ans une chronique littéraire quotidienne, intitulée *au Fil des Pages*, sur les ondes de Radio-Orient Paris. À 50 ans, il prend enfin la plume pour le plaisir de ses lecteurs. Une trilogie inspirée par sa jeunesse algérienne voit le jour, puis d'autres romans et textes.

Bibliographie

Mon frère-ennemi, éditions Séguier 1999 puis éditions Elyzad Poche et enfin éditions Barzakh, Alger, en 2014.

Tes yeux bleus occupent mon esprit, Elyzad, 2007, Prix de l'ADELF Association des Écrivains de langue française.

Nina sur ma route, éditions Zellige, Paris 2015.

Beyrouth Canicule, éditions Elyzad, Tunis, 2010.

Voyage au bord de l'enfance, éditions Paris Méditerranée, 2000.

Ma mère, collectif dirigé par Leila Sebbar

Sortilèges sahariens, dirigé par Behja Traversac, Chèvre-feuille étoilée.

À l'école en Algérie, collectif dirigé par Leila Sebbar, Bleu Autour 2018.

Le treillis et la mini jupe, éditions El Kalima, Alger, 2018.



* * *

Présentation de l'ouvrage

Chronique de *TERRE DE MA MÈRE*, publiée dans la revue culturelle de l'association Coup de Soleil, numéro 31, du 24 février 2019, rédigée par Michel Wilson, président de la section Rhône-Alpes de Coup de Soleil.

Le bel éditeur occitan nous offre un ouvrage riche et touchant. Agnès Spiquel, qui le préface, en souligne justement les différents caractères, jouant en outre sur l'image de deux pianistes qui finissent par créer un concerto pour deux pianos et orchestre. Sophie Colliex a été découverte par nos lectrices et lecteurs dans une précédente lettre avec son deuxième livre Nuits incandescentes. Après L'enfant de Mers El Kebir, lauréat du Prix Première Œuvre Littéraire Francophone de l'Association des Écrivains de Langue Française, l'auteure y choisissait un récit situé dans la première moitié du vingtième siècle, un des chemins pour elle pour retrouver une mémoire et une histoire familiale et personnelle longtemps effacées. Autre lauréat du prix Maghreb Méditerranée de l'ADEF, Djilali Bencheikh situe aussi fréquemment ses romans dans un passé contemporain de son enfance et de son adolescence en Algérie (Mon frère ennemi, Tes yeux bleus occupent mon esprit...).

Ils se sont connus au sein de l'ADEF, Djilali Bencheikh ayant fait partie du jury qui honora L'enfant de Mers El Kebir. Plus tard, le Maghreb des Livres leur permet de se rencontrer. Sophie, qui a lu les livres de Djilali a envie d'une écriture partagée. Reste à en trouver la forme. Ce sera celle d'un échange de correspondances électroniques, Djilali à Paris, où il suit le Tour de France à la télévision, Sophie à Paros, en Grèce où elle passe le mois de juillet. Paris-Paros amusante quasi homonymie !

Djilali retrouve, ou feint de retrouver dans le regard bleu de Sophie celui de sa condisciple de 1958 au Lycée d'Orléansville, Juliette, dont le souvenir l'émeut toujours, comme il l'avait relaté dans « tes yeux bleus occupent mon esprit ». Juliette est le nom de la mère de Sophie... Nous n'en saurons pas plus. L'échange entre ces deux auteurs auquel nous convie ce livre promettait d'être riche. Promesse tenue, mais qui va bien au-delà de l'évocation du passé. L'Algérie d'aujourd'hui, l'Europe confrontée aux migrations venues de ses sud ancrent cet échange dans notre actualité et élargissent le champ d'intérêt de cet ouvrage.

Sophie, que ses parents ont choisi de faire naître en France, tant la vie devenait risquée dans l'Oran en fin de guerre d'Algérie, est en recherche de cette terre où elle a failli naître, de cette mémoire qui lui a été dérobée. Elle aime fréquenter les rassemblements de pieds noirs, leur parler coloré. Après le travail d'archives qui a alimenté ses deux premiers romans, le « film des origines » par lequel elle a fait revivre le chemin de ses ancêtres, ce dialogue à distance lui permet l'appropriation progressive de la situation de « l'autre », de l'arabe côtoyé, mais si peu connu par la plupart des européens. En retour, Djilali évoque avec subtilité la division qui caractérisait l'Algérie coloniale, « l'immeuble Algérie » où les pieds noirs occupaient les étages supérieurs laissant les indigènes végéter entre sous-sol et rez-de-chaussée, la peur de tout perdre qui fit se recroqueviller les européens, « la peur de perdre tout et de voir les Arabes disposer de leurs biens, voire de leurs femmes »... Lui qui dit se « piednoirdiser » à chaque visite au pays, il évoque avec chaleur les associations d'enfants de pieds-noirs qui recréent l'univers de leurs parents. Il va

jusqu'à partager avec eux une « nostalgie anonyme et souriante ». Chez lui la lucidité vient à chaque phrase révéler et déplorer les errances des gouvernants, tant en Algérie qu'en France, incompétence érigée en système, corruption ici, inhumaine gestion des migrations successives, là.

C'est un plaisir de partager avec lui ses amours littéraires, beaucoup de pauvres gens, comme dans Sans Famille, Tom Sawyer ou Les misérables. Comment l'identification à ces personnages vient signer ses émotions d'aujourd'hui. Avec humour, il requalifie les récits de Sophie en les inscrivant dans l'histoire, comme cette Lalla Nakhla qui personnifie le palmier des premiers pas de la petite Sophie à Oran.

Au fil des pages s'égrènent des rencontres entre les deux peuples, avant l'indépendance ou aujourd'hui. Et Djilali n'en finit pas de raconter de belles histoires de rapprochement, qui répondent à celles de Sophie (la belle histoire de la lettre du frère de Fati à sa mère ...), ou qui les relit à sa façon quand il rapproche la rencontre de Sophie avec un cadre de l'office du tourisme algérien, rencontré à Genève avec l'évocation de son père. Pourtant tout n'a pas été toujours si beau, comme les gendarmes chassant le lapin dans le cimetière algérien, et l'enfant Djilali voyant les dépouilles ensanglantées à la selle des pandores imaginant « que ce sang pourrait être le mien à la moindre réaction ». Ou pour Sophie cette injure d'une condisciple algérienne qui la traite de sale pied-noir en lui saisissant les cheveux...

Djilali aide Sophie à revisiter son voyage à Tlemcen et Oran dont elle était revenue avec une forme d'insatisfaction. Ce rôle de mentor, de commentateur face aux questionnements de son interlocutrice fait une des saveurs de ce livre, servi par une relecture érudite, une mise à distance avec ses souvenirs d'enfance qu'il sait si bien faire revivre, comme ces deux anecdotes où il est la victime des « valets des colons ».

Sophie déplore le propos désabusé d'un jeune oranais face à la place qui ne lui est pas faite dans son pays, ce qui déclenche chez Djilali une rafale d'exemples de « dégoûtage », teintés d'humour noir. L'autodénigrement qu'il qualifie de « sport national au pays de Bouteflika ». Comme souvent, Sophie a plus d'indulgence et de regrets que lui face à cette désespérance.

Sophie relie ces exils répétés, ceux des Français et Espagnols arrivés en terre algérienne quelquefois dans des bateaux à rames, ceux du million de pieds-noirs partis de l'autre côté, ceux des centaines de milliers d'Algériens venus travailler en France, ceux des migrants actuels, à qui elle enseigne le français à Genève. Le drame intérieur de ces exilés est bien résumé dans les propos d'une élève nigériane « En français, ce que je n'aime pas, c'est quand on nous demande d'écrire au passé ». Et, malgré la citation partagée de l'humoriste Mohammed Fellag, « Finalement, vous, vous avez raté votre colonisation, et nous, nous avons raté notre indépendance », un but partout, balle au centre... le dernier mot d'espoir revient à Sophie, « J'aimerais tellement passer des vacances, de longues vacances, sur la terre de mon père et ma mère, en Algérie ».

Un amour à partager, enfin ?

Plan détaillé de la table ronde, par Linda Baka

La rencontre avec les deux écrivains est animée par Linda Baka, étudiante en master à l'université de Saint Etienne. Linda, enfant d'immigrés algériens, se montre très touchée par l'ouvrage et propose d'axer la rencontre sur les problématiques liées à la recherche des origines, pour mieux se comprendre soi-même et réhabiliter et transmettre les mémoires.

L'aspect « biculturalité » : quête d'un équilibre entre le « dehors » et le « dedans », sera également évoqué.

Introduction : Reconstituer la « nostalgie »

Le 27 juin 2019 je rencontre les deux auteurs de Terre de ma mère, Sophie me séduit instantanément avec son regard bleu azur et Djilali me fascine par sa vivacité d'esprit, lui qui est toujours prêt à sortir une anecdote de son sac à histoires. Je me suis retrouvée dans Terre de ma mère, puisque les questions de la mémoire et de l'identité se sont très tôt posées à moi. Fille d'immigrés algérien, je nourris le même désir de découvrir l'histoire algérienne et combler les vides de cette mémoire, cette « nostalgie », qui vit en moi malgré le déracinement de mes ancêtres.

C'est en 2015 que Sophie Colliex se voit décerner le prix de la « Première œuvre littéraire francophone » pour son roman *L'enfant de Mers El Kebir*, et cette victoire se double de la rencontre de Djilali Bencheikh qui faisait partie du jury du prix de l'ADEF. Les deux auteurs se retrouvent plus tard et nouent une amitié qui les mènent, sous l'impulsion de Sophie, à une écriture partagée. C'est là que naît *Terre de ma mère* : un échange de correspondances électroniques entre Djilali, à Paris, et Sophie, à Paros en Grèce, où elle passe le mois de juillet. Le temps d'un été, ils s'échangent ces lettres électroniques et se racontent des anecdotes de leurs passé nourries de joies mais aussi de souffrances, de hontes, de révoltes, car chacun dans son histoire, Sophie la « pied-noir » et Djilali « l'Algérien Français », ont subi la violence, le rejet ou l'injustice.

Terre de ma mère s'offre alors comme lieu de rencontre de ces deux écrivains, un « bébé littéraire » qu'ils ont fécondé et investi de la mission de raconter l'Algérie et de reconstituer un passé lacunaire que la grande Histoire ne dit pas. Comme s'ils jouaient du même instrument à quatre mains, Sophie et Djilali échangent, s'écoutent et s'entraident pour nous livrer l'histoire des gens de la vie réelle, celle de leurs ancêtres. Ils nous parlent de cette honte qui les habitent, elle la « pied-noir fumée » qui a pendant longtemps menti sur ses origines et lui le petit algérien qui a aussi menti sur le métier de son père pour séduire une jolie « roumia » rencontrée à l'école. Les deux auteurs tissent des souvenirs d'enfance et des bribes d'un passé parfois lourd de douleur, Sophie cherchant à combler des fractures mémorielles pour préparer un retour aux origines qu'elle a d'abord commencé par ses recherches d'archives et de documents, Djilali évoquant son amour de l'école, ses premières découvertes littéraires ou le comportement des colons à l'égard de sa famille. Cette quête prend des allures de nage, où l'un relaye l'autre, se poussant et se conseillant, pour rejoindre « l'île de la plume et du cœur » qui unit nos deux auteurs autour de l'Algérie. Ce qui est le plus intéressant avec ce livre, c'est cette intention des

auteurs de dépasser les querelles et les histoires coloniales, refuser à tout prix le ton revancharde et la rancune malgré la douleur, pour « avancer l'un vers l'autre et non pas l'un contre l'autre » comme aimaient à le dire les professeurs de Djilali.

Le lecteur se trouve face aux problématiques des racines et de l'exil : fait-on racine ailleurs ? Peut-on revenir vers un « là-bas » oublié pendant si longtemps ? Comment faire la paix avec ces deux cultures malgré un passé colonial si lourd ?

1) La rencontre

a) L'approche des Autres :

- La rencontre impromptue de Djilali avec *Juliette aux yeux bleus* au lycée d'Orléanville. Cette écrivaine rencontrée dans les salons de l'OIF à Paris, lors de la remise des Prix ADELFF, pourrait-elle être sa fille ?
-
- Du côté de Sophie, c'est la rencontre avec cet algérien qui tient un stand de l'office du tourisme pour vendre les mérites et la beauté de l'Algérie (P20). Cette rencontre crée une sorte d'électrochoc, un retour de la mémoire avec tous les récits sur l'Algérie que l'on vous racontait dans votre enfance ? (p23 : retour de la mémoire comme une évidence)
- (Djilali nous parle de ses amours littéraires : les *Sans famille*, *Tom Sawyer*, *Les Misérables*, il s'identifiait à eux. La lecture est synonyme de rencontre et d'ouverture.)

Qu'il s'agisse de Djilali ou Sophie, en lisant *Terre de ma mère*, on découvre les complications et difficultés liées à la réalité d'être Pied-Noir ou Français d'origine algérienne.

b) La quête des origines :

- Pour vous Sophie, on le voit avec une forme de déni que vous développez en expliquant que tout d'abord votre père a souhaité que naissiez en France, votre nom français permettant de ne pas afficher vos origines, et que vous avez longtemps délaissé cette partie de vous-même. (p31 : réplique du père.) Et puis vous portez aussi cette inquiétude des origines, nourrie par les réactions des autres, comme vos collègues qui ricanent quand vous annoncez vos origines algériennes, ou encore cette camarade de classe qui vous tire les cheveux et vous traite de « sale pied-noir ». Votre réponse « à la question vous êtes originaire de quel coin ? » sera invariablement « je viens du Midi ».
- Déni des origines dans les pieds aussi : « ce n'était pas bien compliqué au fond. Avancer dans la vie, mettre un devant l'autre des pieds pas si noirs que ça... tout au plus pouvait-on dire, une sorte de gris. Fumée ». P34.

Est-ce que vous pouvez nous parler de comment vous avez enterré l'Algérie et ces « pieds gris » ?

- Vous racontez une scène d'une violence extrême ou votre mère enceinte de vous est à deux doigts de se faire tuer par un CRS français.
- On voit apparaître un chemin vers la reconstruction, une fracture mémorielle qu'il faut comprendre et retrouver. Sophie souffre de **ne pas savoir**. Vous dites à Djilali « je ne suis de nulle part ; toi, tu sais d'où tu viens ». Et là vous avez commencé vos recherches dans les archives pour écrire vos deux premiers livres ? Cela semble exprimer une soif de reconstituer son histoire et se donner un point d'origine ; de vos arrière grands-parents partis d'Andalousie et de l'Aveyron, jusqu'au départ dramatique de vos parents aux premiers jours de l'indépendance algérienne.

2) La mémoire partagée

a) La difficulté de vivre dans l'entre-deux

- Le rejet des origines, un conflit intérieur : Sophie décide de mettre de côté ses origines pied-noir pendant une bonne partie de sa vie. Cependant, elle se sent attirée par les Pieds-Noirs, dont elle fréquente les réunions, elle se sent bien au milieu d'eux, dans une ambiance familière, chaleureuse, méditerranéenne... Telle une « Cendrillon inversée », elle a l'impression d'enlever des escarpins Louboutin pour glisser ses pieds gris dans de confortables chaussons. (p. 45).
- Djilali a honte de ses origines étant petit, il ment à Juliette en disant que son père est journaliste alors qu'il est paysan et a honte d'être arabe puisque dans la hiérarchie, il est au plus bas de l'échelle. Métaphore de « l'immeuble Algérie » : les arabes végètent au sous-sol et au-dessus il y a les juifs, et encore au-dessus les Pieds-Noirs et les « roumis ». Adulte, il se sent étranger même lorsqu'il retourne en Algérie car il ne partage pas la vision qu'ils ont des Français comme bourreaux. Il se « piednoirdise », devient un « binaire schizophrène ». Il a une relation paradoxale avec l'Algérie, entre colère et amour.
-
- Attention à la vision fantasmée des autres : Djilali met en garde Sophie contre la vision de Paradis perdu qu'elle pourrait voir dans l'enfance de ses parents.

b) La douleur toujours vive du conflit algéro-français

- Sophie raconte comment un CRS a failli tuer sa mère alors enceinte d'elle, ou encore cette fille à l'école qui l'insultait de « sale pied-noir » en lui tirant les cheveux.
- Djilali évoque ces gendarmes français qui ont profané des tombes algériennes, il se dit même que « ce sang pourrait être le mien ».

c) Faire un choix dans la Mémoire

- Sorte de contrat entre les deux auteurs : évoquer ce qui fait mal dans leur histoire (la guerre, la corruption, les épreuves des pieds-noirs et des algériens), mais refuser à tout prix le ton revancharde, la rancune. Ils souhaitent au contraire construire une vision commune et fraternelle. p.38 : « avancer l'un vers l'autre, pas l'un contre l'autre ».
- Djilali se refuse à adopter la position facile du colonisé pour montrer ce qu'il aime dans la France. Il se dit « Algérien Français ou Français Algérien » sans différence. Il parle de l'importance de l'école dans sa construction, elle lui a permis de développer son imaginaire et de manier les mots. Il était un élève brillant et c'était le seul endroit où il se sentait heureux et aimait ce que lui apportait la France.

3) La nécessité ou la rage d'écrire

a) Écrire pour combler les trous de la mémoire

- Désir de Sophie de connaître l'histoire de ses parents, de « reconstituer une fresque d'un monde perdu » sans prendre parti.
- Écrire pour dire ce que les parents et ancêtres ont tu pendant des années, transmettre l'histoire aux générations futures. Il évoque les associations d'enfants de Pieds-Noirs qui recréent l'univers de leurs parents. (p. 38-39)

b) Écrire pour construire une zone de mémoire commune pacifiée

- Djilali l'appelle la « Nostalgie » (p. 41) c'est une zone de paix, elle est décrite P43 « je compte sur mon navigateur littéraire pour rejoindre le port où tu t'es abritée / Fonder l'île de la plume et du cœur », cela dit bien l'urgence, la nécessité d'écrire pour tisser ce lien. Et cette « île de la plume et du cœur », c'est Sophie qui l'y emmène à la nage.
- La figure de Mandela est aussi une sorte de guide pour Djilali. Il y a également ses enseignants M. et Mme Gounelle qui lui ont appris qu'il fallait « avancer l'un vers l'autre et non pas l'un contre l'autre ».
- Pour Sophie, l'écriture est aussi et surtout un moyen de se guérir de cette perte, comme dit Djilali « tu combles par les mots les trous béants de l'absence comme un moyen thérapeutique pour se réconcilier avec cette perte et soi-même.
- Elle finit également par dire qu'elle aimerait passer des vacances « sur la terre de ma mère et mon père, en Algérie ».

Ce livre ouvre également à d'autres problématiques telles que

- La question de l'intégration dans le pays d'accueil (en l'occurrence la France) qui efface et fait taire les migrants.
- L'Europe d'aujourd'hui, les migrants et les réfugiés : l'actualité de ces flux migratoires qui sillonnent la Méditerranée depuis l'Antiquité et ces êtres qui, à leur arrivée, se heurtent à l'intolérance, aux murs.
- Sophie relie ces migrants avec les Espagnols et Français arrivés en Algérie, des Pieds-Noirs repartis en France, et des migrants actuels à qui elle enseigne le français à Genève (cf la jeune Nigériane qui explique qu'elle n'aime pas qu'on lui demande d'écrire en français).

* * *

DÉPASSER LES DÉCHIREMENTS

par **Djilali Bencheikh**

La discipline historique est souvent perçue comme une appréhension brute de faits avérés et plus ou moins certifiés. Science objective, elle n'installe aucun jugement de valeur dans ses observations et ses commentaires. Il me paraît en revanche que la Mémoire oriente les événements vers une perception plus subjective. L'Histoire saisit les faits dans leur globalité, la Mémoire les individualise ? les subjective. On parle ainsi de mémoire cruelle ou blessée lorsque l'Être humain est traversé par des faits ou des souvenirs féroces.

Comment distinguer Histoire et mémoire et surtout comment partager l'une et l'autre avec une personne écorchée par le poids du passé. Comment accueillir Sophie dans ce projet commun de remuer le trauma algérien, sans lui mentir ni la meurtrir. Dès les premières lignes j'ai été assailli par ce questionnement. Puis la franchise des échanges et la beauté morale de mon interlocutrice, une belle âme, m'ont aidé à me libérer de toute prévention. Finalement, c'est grâce au miroir que m'offrait Sophie devant la page blanche que je me suis libéré de tout préjugé. Par l'effet de cette alchimie fraternelle et par la sincérité juvénile de mon alter ego j'ai pu livrer des confidences intimes sur des fractures que j'avais claquemurées dans le coffret à réminiscences.

A Saint-Étienne, il m'a fallu une seconde fois rouvrir ce coffret, cette fois devant un public d'experts universitaires, un public instruit de l'Histoire mais qui attendait de nous la couleur de nos émotions. Il voulait savoir de quelle façon nous avions maîtrisé ou organisé nos affectivités face au sujet Algérie qui continue de diviser près de soixante ans après.

Délicate et efficace, la présentation de la doctorante Linda Baka nous a permis de nous propulser en confiance dans le chemin escarpé des confidences. Entre Linda et Sophie je me sentais un peu écartelé. Linda malgré sa jeunesse était porteuse de la même ascendance algérienne que moi. Je ne devais pas la décevoir en ébréchant les convictions de ses parents et de ses grands parents. Dans la salle, il y avait aussi d'autres enseignants venus d'Algérie. Je craignais de passer à leurs yeux pour un traître en ouvrant les bras à Sophie sur un sujet névralgique qui les interpellait au premier plan. Cette crainte s'est vite dissipée devant la hauteur de vue qui caractérisait ces compatriotes.

Sophie était elle, héritière comme nous, de ce passé algérien. Toutefois, par une vacherie de l'Histoire, les siens s'étaient trouvés injustement placés du mauvais côté. Certes, elle admettait les grands méandres de l'Histoire algérienne, avec leur cortège d'injustices ; elle comprenait l'aboutissement logique de l'indépendance. Mais parce que les hommes politiques de l'époque avaient massacré l'idée d'une évolution paisible, *la fille de Pied noir* s'est trouvée ballottée sur les récifs de l'amertume et parfois de la haine. L'enfance dorée de ses parents lui était devenue inaccessible parce que les conquérants de ce pays avaient nié le peuple autochtone. Comme l'a noté Linda, cet échange inédit semble miraculeux entre deux êtres sensibles mais aux itinéraires si contrastés, si éloignés. Il a permis à l'une et à l'autre de combler les trous mémoriels et poser des cautères sur des fêlures souterraines qui sourdent parfois au plus mauvais moment. Chacun a pu livrer sa perception de ce passé hostile dans un échange spontané et dénué de toute arrière pensée. J'ai

relégué au vestiaire le nationalisme quasi fanatique qui avait caractérisé ma jeunesse pendant la guerre d'Algérie. Je risquais de heurter Sophie et peut être de la bloquer dans ses divulgations. Elle-même s'est exercée avec doigté à se raconter sans heurter mes propres convictions. Et pourtant nous avons tout dit de l'Essentiel qui nous tenait à cœur dans ce dossier encore brûlant. Sans nous censurer. Sans céder aux slogans éculés des deux camps.

Ce n'est qu'en bannissant le Grief que nous avons pu établir cette aire indolore du dialogue franc et sincère, celui que nos aînés n'ont pas toujours réussi à établir. En fait nous nous sommes respectés et à partir de cette posture d'estime, tout a été facile et même agréable. Les mots sont venus et ont ruisselé comme s'ils attendaient depuis si longtemps pour couler, cette rencontre épistolaire.

Les faits sont têtus et la colonisation de l'Algérie comme sa libération se sont produits dans une violence insoutenable. L'Histoire factuelle peut être aussi cruelle que la Mémoire qu'elle secrète. Le remède? L'écriture sûrement et peut-être la littérature !

Il faut écrire le dépassement des faits. Cela demande une bonne dose d'optimisme et des partenaires sincères et généreux. Cela ne se trouve pas toujours sous le sabot d'un cheval. Nous l'avons fait.